Nov. 1821 — Amédée et Jouslin de Lasalle



LES DEUX ÉTUDIANS,

OU

LE PORTRAIT DE MON ONCLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

CHEZ POLLET, LIBRAIRE ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N° 36, EN FACE CELLE CHAPON.

1821.

LES

DEUX ÉTUDIANS,

OU

LE PORTRAIT DE MON ONCLE.

Cette Pièce se trouve :

Chez
J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51;
Mme HUET, Libraire, rue de Rohan, n° 21,
FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, n° 29,
QUOY, Libraire, boulevard Saint-Martin, n° 18,
DELAVIGNE, Libraire, passage de l'Ancre.

LES

DEUX ÉTUDIANS,

OU

LE PORTRAIT DE MON ONCLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR MM. AMÉDÉE ET JOUSLIN DE LA SALLE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 17 NOVEMBRE 1821.

PRIX : 1 fr. 50 cent.



PARIS,

CHEZ POLLET, LIBRAIRE ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N° 36, EN FACE CELLE CHAPON.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUMONT, oncle de Valcour.	M. *Dormeuil.*
VALCOUR, } Jeunes étudians.	M. *Duvernois.*
EUGÈNE, } Jeunes étudians.	M. *Perrin.*
M. LEDOUX, principal locataire de l'hôtel.	M. *Chalboz.*
TOINETTE, servante de M. Ledoux.	Mlle. *Eliza.*
MORIZET, valet de Valcour et d'Eugène.	M. *Sarthé.*
DUTOUR, huissier à la mode.	M. *d'Angremont.*
Un Clerc de Dutour.	M. *Gabriel.*
Recors.	

La scène se passe à Paris, dans une maison garnie, rue de l'Estrapade.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

LES

DEUX ETUDIANS,

OU

LE PORTRAIT DE MON ONCLE.

Le théâtre représente une mansarde : on voit sur une tablette quelques assiettes, des brochures et des livres pêle-mêle. A droite, une table couverte de papiers en désordre. Au-dessus, une lucarne à volet, qui sert d'entrée à une soupente. Dans le fond, un corps de bibliothèque qui sert de buffet. On voit accrochés à la muraille plusieurs vieux portraits de famille. La porte du fond, en s'ouvrant, laisse voir une terrasse garnie d'une grille, à travers de laquelle on aperçoit des toits et des tuyaux de cheminées.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOINETTE (*entrant par le fond, tenant un balai, un pot au lait*).

Personne n'est levé ; pourtant il fait grand jour.
Ils dorment tous les deux. Oh ! non, monsieur Valcour
A travailler aura passé la nuit entière.
Pauvre jeune homme, hélas! c'est assez sa manière.
Il compose toujours, ne sort presque jamais.
On le jouera bientôt au Théâtre Français,

Et j'irai l'applaudir. Que je serais contente
S'il pouvait réussir ! car sa pièce est charmante.
Il me l'a lue, à moi : ce que j'aime le mieux,
C'est dans sa comédie un rôle d'amoureux.
Ceci s'entend toujours, et sans savoir écrire,
On comprend aisément ce que cela veut dire...
Voici leur déjeûner, un peu trop sans façons...
Qui croirait qu'ici même habitent deux garçons ?
C'est propre à se mirer : le vent de la gouttière
A bientôt du plancher enlevé la poussière...
Ils ne se lèvent pas. Que dirait-on pourtant
Si l'on me rencontrait dans cet appartement ?
On jaserait de voir une fille à mon âge
De deux jeunes garçons la femme de ménage.
Eh bien ! on aurait tort, et parole d'honneur,
Près de monsieur Valcour Toinette n'a pas peur.
Mais pour monsieur Eugène, ah ! c'est une autre chose !
Je me fâche souvent : j'ai bien soin, et pour cause,
De prendre un petit air... Mais je ne sais pourquoi,
Sitôt qu'il me fait rire, il est plus fort que moi.
Quel étourdi ! bon Dieu ! tout lui plaît et l'amuse :
De tout ce qu'il me dit sa folie est l'excuse ;
Et j'ai beau le vouloir, je ne puis parvenir
A me faire écouter... Mais je l'entends venir...
Sortons ; car si monsieur me trouve à cette place,
J'aurai beau me fâcher, il faudra qu'il m'embrasse.

(*Elle va pour sortir.*)

SCÈNE II.

TOINETTE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah ! te voilà, Toinette : un baiser, mon enfant.
(*Il l'embrasse.*)

TOINETTE.

Ne l'avais-je pas dit ?... Vous êtes imprudent
De m'embrasser si fort... Ne peut-on vous entendre ?

EUGÈNE.

Oui, j'ai tort, j'en conviens, et je vais te le rendre.
(*Il l'embrasse de nouveau.*)
Je n'ai plus rien à toi.

TOINETTE (*en dehors*).

Pour ne pas hasarder
A vous le rendre encor, j'aime mieux le garder.
(*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE III.

EUGÈNE, VALCOUR.

EUGÈNE.

Valcour !

VALCOUR (*paraît à la soupente*).

Ah ! te voilà : quelle bonne nouvelle ?

EUGÈNE.

Excellente.

VALCOUR.

Tant mieux... Donne-moi donc l'échelle.
(*Il descend.*)

EUGÈNE.

Prends garde à te blesser... Je t'apporte une faim
A te faire plaisir... J'ai couru ce matin
Paris d'un bout à l'autre; et malgré ma faim-valle,
J'ai refusé, mon cher, au Rocher de Cancale
Un déjeuner superbe : effort de l'amitié!
Je viens de ton repas partager la moitié.

VALCOUR (*soupirant*).

Je te plains.

EUGÈNE.

Ce regret à mon cœur fait injure.
Avec toi, cher ami, du pain et de l'eau pure,
Tu ne le croiras pas, aurait bien plus de prix
Que les plus gras chapons dans le Maine nourris.

VALCOUR.

Ta gaîté sur nos maux te fait prendre le change!
As-tu pensé, dis-moi, que la lettre de change
Doit échoir ce matin? As-tu vu nos amis?
T'ont-ils ouvert leur bourse?

EUGÈNE.

Ils étaient tous sortis.
C'est ma faute. En passant j'aperçois une foule
Au café de l'Ecole : on y jouait la poule.
J'entre, et vois nos amis, qui depuis le matin
Préparaient au billard leur second examen.
Moi qui bats tous les jours cette tourbe mazette,
Même rendant des points ou faisant la chouette,
Je prends vite une bille, et jette mon enjeu.
En deux points on mourait, et l'on jouait gros jeu;
Car nos derniers dix francs ne formaient que ma mise.
J'étais sûr de gagner, faut-il que je te dise?

EUGÈNE.

Pour guérir ta tête un peu malade,
Va faire aux Boulevards un tour de promenade.

VALCOUR.

Dans un tel négligé?

EUGÈNE.

C'est juste.

(*Il ôte son habit qu'il donne à Valcour, à qui il prend sa casquette en échange de son chapeau.*)

VALCOUR.

Que fais-tu?

EUGÈNE.

Je remplis nos traités : il faut être vêtu.
A Paris c'est le point important : la toilette
Pour arriver à tout est la seule recette ;
Quelques billets gratis, on en trouve partout.
Notre habit, il est vrai, n'est pas du dernier goût ;
Mais on fait tout passer avec de la tournure.
Va courir dans les champs, admire la nature ;
Ou du canal de l'Ourcq va voir couler les eaux :
L'imagination ne vit que de tableaux.
Pour moi, je reste ici ; je me sens pour l'étude
Disposé ce matin : toi sans inquiétude
Laisse-moi de pied ferme attendre ton effet....
Abaisse donc un peu ton diable de collet.
Ne vas pas oublier ce qu'on donne aux spectacles.
Notre habit te va bien.... Voilà de tes miracles,
Sainte amitié!... sur nous épuisant tes trésors,
Tu ne voulus nous faire et qu'une âme et qu'un corps.

VALCOUR (*lui serrant la main*).

Au revoir, cher ami.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

EUGÈNE, MORIZET.

EUGÈNE.

Toi, Morizet, écoute.
Sur ton attachement je n'eus jamais de doute.

MORIZET.

Monsieur, vous auriez tort.

EUGÈNE.

Il faut, mon cher ami,
Nous en donner encore une preuve aujourd'hui.

MORIZET.

Faut-il pour vous, monsieur, faire encore une course ?

EUGÈNE.

Non.... tu peux à l'instant secourir notre bourse.

MORIZET (*riant*).

Moi ?... je n'ai pas un sou.

EUGÈNE.

Ce matin les recors
Vont venir exercer une prise de corps :
Reste ici.... reçois-les.

MORIZET.

Que faudra-t-il leur dire ?

EUGÈNE.

Pas un mot.

MORIZET.

Oui, monsieur.

EUGÈNE.

Tu les verras écrire.
Ils voudront t'emmener : suis-les....

MORIZET.

Qui ? moi, monsieur ?
Je suis bien pour le coup votre humble serviteur.

EUGÈNE.

Tu n'as guère en ce cas d'amitié pour ton maître.
Voilà bien les amis ! on ne peut les connaître
Sans épreuve aujourd'hui.

MORIZET.

Dans votre adversité,
Que ne me mettez-vous au Mont de Piété !

EUGÈNE.

Tu ferais, je le vois, une pauvre hypothèque....
Allons, que reste-t-il de la bibliothèque ?
Donne-moi sans tarder les livres que voilà.
Dépêche-toi, butor....Voyons, qu'avons-nous là ?

MORIZET (*monte sur une chaise, et donne les volumes à Eugène*).

Les soupers de Momus.... l'Annuaire dramatique.

EUGÈNE.

Un estomac à jeun goûte peu la musique.
Laisse là ces chansons.

MORIZET.

Une collection
De six mois de journaux.

EUGÈNE.

Là bas ?

MORIZET.

Un lord Byron.

EUGÈNE.

Cela se vendra bien ; de ces journaux j'espère
Tirer un bon parti.

MORIZET.

Les romans de Voltaire....
Trois tomes de Rousseau.....

EUGÈNE.

Bon.

MORIZET.

Le comte Ugolin.
Nous sommes bien ici dans la tour de la faim :
Nous pourrons nous passer de cette tragédie.

EUGÈNE.

Après !

MORIZET.

Un Jean Sbogar avec lithographie.

EUGÈNE.

De Vernet ?

MORIZET.

Oui, monsieur.

EUGÈNE.

C'est de l'argent comptant.
Tu n'as rien oublié ?

MORIZET.

Voilà tout.... cependant
En voici deux encor, tout couverts de poussière ;
De siéges, de combats c'est une histoire entière.

EUGÈNE.

Dis-moi donc ce que c'est.

MORIZET.

Campagnes des Français.

EUGÈNE.

Donne... je puis les vendre aujourd'hui sans regrets;
Je n'en ai plus besoin.... la muse de l'histoire
En garde un exemplaire au temple de Mémoire.

MORIZET.

Voilà tout cette fois. Mais je ne sais pas bien
Si vous pourrez payer, monsieur, par ce moyen:
Excepté vos combats, il n'est pas un bon livre,
Et tout ce fatras-là ne se vend qu'à la livre;
Et vous feriez bien mieux de vendre les portraits
De ces honnêtes gens qu'on ne connut jamais.

EUGÈNE.

Je n'ose.... de Valcour c'est toute la famille.

MORIZET.

A trouver dix moyens lorsque votre esprit brille,
Il faut que ce soit moi qui vous dise comment
On peut payer sa dette, ou trouver de l'argent!
Ne sont-ils pas tous morts? qu'importe qu'ils l'apprennent!
Ici, pour nous punir craignez vous qu'ils reviennent?
Et lorsque l'on se trouve en un besoin pressant,
Qui doit nous obliger, si ce n'est un parent?
Vendons ceux-ci, monsieur, sans scrupule, et sur l'heure.
Justement nous avons près de cette demeure
Un honnête courtier, un enfant d'Isaac,
Brocanteur de tableaux, marchand de bric à brac.
Je ne l'ai jamais vu; mais bientôt je l'amène.
Tous vos portraits, monsieur, lui conviendront sans peine :

Il saura s'en défaire, et sans nul embarras ;
Car il vend des parens à ceux qui n'en ont pas.
On se plaît à montrer dans une galerie,
Pour ennoblir son nom, sa généalogie ;
Et plus d'un, dont le père autrefois fut valet,
Se dit fils d'un baron, ou neveu d'un préfet.

EUGÈNE.

Va chercher ton marchand.

MORIZET.

Je cours à perdre haleine.

EUGÈNE.

Sois de retour avant que Valcour ne revienne.
(*Morizet sort en courant; Toinette l'arrête.*)

SCÈNE VI.

EUGÈNE, MORIZET, TOINETTE.

TOINETTE.

Où cours-tu donc si fort ?

MORIZET.

Je suis pressé ; bonjour.
(*Il sort en courant.*)

EUGÈNE.

Ah ! c'est toi.

TOINETTE.

Je venais dire à monsieur Valcour.....

EUGÈNE.

Ah ! c'est toujours Valcour que tu cherches, friponne ?

TOINETTE.

Soyez sage un moment : vraiment je suis trop bonne

De m'occuper de vous... Au bas de l'escalier
Je viens d'apercevoir un vilain créancier :
Il en a bien la mine ; et craignant sa visite ,
Je venais prudemment vous avertir bien vite.
Cachez-vous.

EUGÈNE (*inquiet*).

Le marchand ne peut encor venir.

TOINETTE.

Je crois que j'ai bien fait de vous en avertir.
Cachez-vous... point de honte , auprès de la terrasse.
(*On entend monter. Eugène se cache.*)

TOINETTE.

Il était temps , ma foi !

SCÈNE VII.

LEDOUX, DUMONT, TOINETTE.

LEDOUX.

Pardonnez si je passe
Devant vous ; mais il faut vous montrer le chemin.
(*A Toinette.*)
Descends veiller en bas.

DUMONT (*essoufflé*).

Y sommes-nous enfin ?

LEDOUX.

C'est ici. Vous voyez , la vue est magnifique ;
Saint-Sulpice et ses tours forment le point d'optique.
Nous ne sommes ici qu'à cent vingt pieds du sol ;
C'est un beau quatrième.

DUMONT.

Ajoutez l'entresol.
Je suis tout essoufflé.

LEDOUX.

Monsieur, à chaque étage
Des plus honnêtes gens vous verrez l'assemblage,
Et ma maison enfin, de la cave au grenier,
Réunit, je le crois, l'élite du quartier.
Le portier, je l'avoue, a l'oreille un peu dure;
Mais il a six enfans, et la porte est très-sûre :
On goûterait ici le plus parfait repos,
Si je ne logeais pas deux états à marteaux.

DUMONT.

Quand aurez-vous fini ?... daignerez-vous vous taire ?
Me prenez-vous, monsieur, pour votre locataire ?
Je ne viens point chez vous pour y loger, morbleu !
Je cherche en cet hôtel un coquin de neveu...

LEDOUX.

Comment le nommez-vous ?

DUMONT.

C'est Valcour qu'on le nomme.

LEDOUX.

C'est ici qu'il demeure : un excellent jeune homme,
Sage, rangé, modeste, et surtout studieux.

DUMONT.

Vous me faites plaisir.

LEDOUX.

Ils sont ici tous deux.

DUMONT.

Qui, tous deux ?

LEDOUX.

Un ami fait avec lui ménage.

DUMONT.

On m'écrit cependant qu'il s'en faut qu'il soit sage,

Qu'il doit à tout le monde, et que d'un créancier
Il redoute aujourd'hui....

LEDOUX (*à part*).

Voudrait-il me payer
(*Haut.*)
Les trois termes échus ?... C'est une calomnie.

DUMONT.

Vous ne me trompez point ? J'en ai l'âme ravie ;
Car, morbleu ! les faquins qui prennent ses billets
Peuvent mettre un acquit au dos de leurs effets :
Je ne veux pas payer la plus légère somme.

LEDOUX (*à part*).

(*Haut.*)
Diable!... Vous me semblez un parfait honnête homme;
Et je vous tromperais en voulant vous cacher
Les torts qu'avec raison on peut lui reprocher ;
Et s'il faut vous parler sans ménager les termes,
Croiriez-vous qu'à présent ils me doivent trois termes ?

DUMONT.

Ma foi, tant pis pour vous.

LEDOUX.

Il faut que vous songiez
Que toujours les loyers sont privilégiés.
Le code à ce sujet très-clairement s'explique
Au livre trois, monsieur : je connais la pratique ;
Et s'il faut parler net et sans ménagement,
Je les vois menacés d'un emprisonnement.

DUMONT.

Vous teniez tout à l'heure un tout autre langage !
Il était studieux, rangé, modeste et sage.

LEDOUX.

Oui, monsieur; j'avais tort : et pourquoi, s'il vous plaît,
Irais-je vous tromper pour un mauvais sujet ?

DUMONT.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je sais tout à présent... Allons, soyez tranquille;
On vous paîra, monsieur : je reste en cette ville,
Et même dès ce soir je veux loger chez vous.
Ne parlez pas de moi, mon cher monsieur Ledoux,
Et logez moi moins haut.

LEDOUX.

Vous êtes en famille ?

DUMONT.

Non, je suis arrivé tout seul avec ma fille :
Une chambre pour elle, un cabinet pour moi,
Cela nous suffira... J'entends quelqu'un, je croi :
Si c'est Valcour, je veux recevoir sa visite.
(*Ledoux sort.*)

SCÈNE VIII.

DUMONT (*seul*).

On ne m'a point trompé... l'exemplaire conduite !...
Quelle misère, ô ciel !... Ce sera grand bonheur
S'il a su toutefois conserver son honneur!
Son cœur était candide, et son âme était bonne,
Dieu merci... Je sais bien qu'il faut que l'on pardonne
Quelques légèretés, quelques caprices; mais
Ce qui blesse l'honneur ne s'excuse jamais...
Je l'entends... n'allons pas l'effrayer par avance,
Et tâchons de gagner du moins sa confiance.

SCÈNE IX.

DUMONT, MORIZET (*entrant brusquement*).

MORIZET.

Le marchand va venir... Tiens, le voilà déjà...
Bonjour, monsieur Grippard.

DUMONT (*regardant Morizet*).

Quel est cet homme-là ?

MORIZET.

Malgré vos soixante ans, vous me semblez alerte ;
Je suis depuis une heure à votre découverte,
Et je sors à présent de votre magasin,
D'où vous étiez absent depuis le grand matin.
Nous vous faisons venir pour une bonne affaire.

DUMONT (*à part*).

Le hasard me sert bien : pénétrons ce mystère.
(*Haut.*)
De quoi s'agit-il donc ?

MORIZET.

Ne vous l'a-t-on pas dit ?
Et l'amour de l'argent vous trouble-t-il l'esprit ?
Vous venez en ces lieux pour une bonne cause.
(*Riant.*)
Allons, vous le savez.

DUMONT.

J'en sais bien quelque chose.

MORIZET.

Il s'agit d'acheter tout notre mobilier,
De faire maison nette, et surtout de payer
Nos hardes, nos effets, le tout en conscience.

DUMONT (*à part*).

Ah ! ah !

MORIZET.

Nous vous avons donné la préférence ,
Comme au plus honnête homme.

DUMONT.

Et vous avez bien fait.

MORIZET (*avec confidence*).

Nous avons ce matin à payer un billet,
Ou sinon la prison... Mon maître , en homme sage ,
Préfère la misère à ce dur esclavage.
Nous avons bien un oncle , un vrai fesse-mathieu,
Qui nous aime beaucoup , et nous donne fort peu ;
Et nous ne voulons pas , voyez-vous, l'en instruire.

DUMONT.

C'est agir prudemment.

MORIZET (*lui prenant la main*).

A vous on peut tout dire.

DUMONT.

Oui , oui , dites-moi tout.

MORIZET.

Le bonhomme nous croit
Fort instruits, et déjà reçus maîtres en droit.

DUMONT.

Et vous ne l'êtes pas ! je vous crois sur parole.

MORIZET.

Pour mon maître je vais tous les jours à l'école ;
Je réponds à l'appel ; son éducation
Se fait, grâce à mes soins, par procuration :
Vous comprenez. Aussi de vos bontés j'espère

Sur le prix de la vente un modique salaire,
Un petit pot de vin.

DUMONT.

Parbleu ! dès ce moment
Il me prend le désir de te payer comptant ;
Tu l'as bien mérité. Tiens, voilà ton salaire.
(*Il lui donne des coups de canne.*)

MORIZET.

Aye ! aye ! êtes-vous fou ?

DUMONT.

Maraud ! veux-tu te taire ?
Si tu dis un seul mot, je te casse les bras :
Choisis... ou deux louis, si tu ne parles pas.

MORIZET.

Le choix n'est pas douteux : que faut-il que je fasse ?

DUMONT.

Ne rien dire à Valcour de tout ce qui se passe.
Prends bien garde surtout à trop parler, morbleu !
Je suis cet oncle.

MORIZET.

Vous !...

DUMONT.

Ce vrai fesse-mathieu.

MORIZET.

Ah ! monsieur, j'ignorais...

DUMONT.

Il y va de ta vie.

MORIZET.

De parler à présent je n'ai guère l'envie.

DUMONT.

Je reviendrai tantôt, et je connaîtrai bien

Si tu l'as prévenu de tout cet entretien.

(*Il sort.*)

MORIZET (*le reconduisant*).

Monsieur, comptez sur moi.

SCÈNE X.

MORIZET (*seul*).

La maudite aventure !
L'oncle est un peu brutal, et sa canne un peu dure :
Il me tuerait vraiment aussi bien qu'il le dit...
Ne soufflons pas un mot... Mon maître a de l'esprit,
Qu'il s'arrange ; après tout ce n'est pas mon affaire.
Notre oncle m'a promis deux louis pour me taire ;
Et monsieur, pour courir du matin jusqu'au soir,
Sans cesse me promet, et me paye en espoir.
Ma foi, je me tairai.

SCÈNE XI.

MORIZET, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Grâce au ciel je respire....
Comment as-tu donc fait, mon cher, pour l'éconduire ?

MORIZET.

De qui parlez-vous donc ?

EUGÈNE.

De notre créancier.
Depuis une heure au moins je suis dans le grenier ;
Sans Toinette il fallait essuyer sa visite.

MORIZET.

Je n'ai trouvé personne.

EUGÈNE.

Et ton israélite
Va-t-il bientôt venir ?

MORIZET.

Oui, monsieur, dans l'instant.

EUGÈNE.

Prends ce balai.... frottons les cadres seulement;
Plus les tableaux sont vieux, plus ils sont chers. Ecoute....
N'entends-tu pas monter ?

MORIZET.

C'est notre juif sans doute.
(*Il va regarder sur l'escalier.*)
Il marchait sur mes pas.... Non, c'est monsieur Valcour !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VALCOUR.

VALCOUR.

Je n'en puis plus, mon cher.

EUGÈNE.

Quoi ! sitôt de retour ?
Il fait un temps superbe.

VALCOUR.

Ah ! cesse un jour de rire :
Nous en avons sujet, vraiment !

EUGÈNE (*riant*).

Que veux-tu dire ?
Tu ne sais pas, Valcour, que notre créancier
Est payé dans une heure.

VALCOUR.

Encore un usurier !

EUGÈNE.

Fi donc ! de ces gens-là nous n'avons plus affaire :
Ta famille nous offre un appui tutélaire.

VALCOUR (*effrayé*).

Mon oncle est à Paris ?

EUGÈNE.

Non, regarde là bas
Ce conseil de famille ; il voit notre embarras ;
Lui seul peut nous sauver dans cette circonstance :
Ah ! pour ces bons parens quelle reconnaissance !
Cher ami, ce sont eux qui doivent aujourd'hui
Nous tirer du danger, et nous servir d'appui.
Ce matin un marchand, amateur estimable.....

VALCOUR.

Je t'entends à présent ; et me crois-tu capable
De vouloir profiter d'un semblable moyen ?....
Moi vendre mes parens !.... non, cela n'est pas bien....

EUGÈNE.

Eh ! mon ami, Joseph fut vendu par son frère !

VALCOUR.

Du ciel s'arma pour lui la trop juste colère !...
Si c'est ton seul moyen, ah ! plutôt en prison !

EUGÈNE (*d'un air inspiré*).

Ecoute : paix ! silence ! est-ce une illusion ?
Valcour, je crois les voir dans leurs cadres gothiques....
Balancer lentement leurs perruques antiques ;
Ils semblent nous crier : « Tremblez, enfans ingrats,
« Vous avez des parens, et vous n'y songez pas :

« Malheureux ! voulez-vous qu'un créancier vulgaire
« Souille des plus beaux noms la gloire héréditaire ?
« Qu'un huissier devant nous paraisse sans pâlir ?
« Ah ! vendez-nous plutôt que de nous avilir ! »
Tu les entends, Valcour ; désarme leur colère.
Notre juif va venir.... voyons que faut-il faire ?

VALCOUR.

Fais ce que tu voudras.

(*Il entre dans un cabinet.*)

EUGÈNE (*à Morizet*).

Ne perds pas un instant.

MORIZET.

Non, monsieur.

EUGÈNE.

Sur tes pas amène ton marchand.

MORIZET.

Oui, monsieur.... le voici.

EUGÈNE.

C'est le ciel qui l'envoie.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DUMONT (*en juif*).

EUGÈNE.

Soyez le bien venu.

DUMONT.

Le ciel vous tienne en joie.

EUGÈNE.

Touchez là : vous voyez un de vos bons amis.

DUMONT (*à part*).

Monsieur, je suis le vôtre ; il m'est je crois permis

(*Haut.*)

De me donner ce nom.... Au fait, quelle est l'affaire
Qui nécessite ici mon petit ministère ?

EUGÈNE.

C'est de l'argent, monsieur.... Comment vous nomme-t-on ?

DUMONT.

Grippard, pour vous servir.

MORIZET.

C'est un fort joli nom.

(*A part.*)

On devine aisément ce que ce nom veut dire.

DUMONT.

De l'argent, dites-vous ! tout le monde en désire,
Et personne n'en a : c'est un fort bon secours ;
On dirait que sous terre il rentre tous les jours.

EUGÈNE.

Vous iriez le chercher jusques à l'antipode.

DUMONT.

Pour gagner de l'argent chacun a sa méthode.
La mienne est toute simple : un modique intérêt
Est tout ce que je veux ; et je suis satisfait
De cinq pour cent par mois.

EUGÈNE.

C'est être raisonnable.

Vous voulez un billet ?

DUMONT.

Non, je suis plus traitable :
Au lieu de ces billets qu'on n'acquitte jamais,
J'accepte pour garans les plus simples effets,
Des livres, des tableaux, ou de l'argenterie :
Vous avez tout cela ?

EUGÈNE.

Du moins une partie.
Nous avions en argent un service complet;
Mais nous l'avons vendu.

DUMONT.

Vous avez fort bien fait.

EUGÈNE.

Quand on sort de chez soi, l'on est bien plus tranquille.

DUMONT.

Votre bibliothèque....

EUGÈNE.

Elle était inutile.
De livres que fait-on quand on les a tous lus ?
Nous les savions par cœur ; nous les avons vendus :
Ils nous venaient d'un oncle.

DUMONT.

A titre d'heritage ?....

EUGÈNE.

Non pas, il vit encor.

DUMONT.

C'est bon : quel est son âge ?

EUGÈNE.

Soixante ans à peu près.

DUMONT (*riant*).

L'oncle est-il bien portant ?

EUGÈNE.

Pas trop.

DUMONT.

Il a la goutte.

EUGÈNE.

Epouvantablement ;
Et même en ce moment cet oncle respectable
Est cloué dans son lit par ce mal effroyable.
On voit souvent des gens s'en aller tout d'un coup.

MORIZET.

Il est vrai qu'à présent il en meurt, et beaucoup.

DUMONT.

Vous héritez ?

EUGÈNE.

Sans doute : il n'avait qu'une fille ;
Elle est morte en nourrice, et toute sa famille
Se compose aujourd'hui de Valcour et de moi.

DUMONT.

C'est moitié pour chacun, ainsi le veut la loi :
Et vous ne craignez point, étant célibataire,
Quelque donation faite devant notaire ?

EUGÈNE.

Impossible; notre oncle a fait son testament.

DUMONT.

Il peut le révoquer.

EUGÈNE.

Il nous aime vraiment :
Pour votre argent n'ayez aucune inquiétude ;
Nous sommes les objets de sa sollicitude.

DUMONT (*à part*).

Les coquins ! leur bon cœur excuse leurs défauts....
(*Haut.*)
Ça procédons, monsieur, et voyons vos tableaux.
Sont-ils d'histoire ?

EUGÈNE.

Non, c'est une galerie
De portraits de famille.

DUMONT.

Essuyez, je vous prie ;
On ne saurait rien voir.

(*Morizet essuie les tableaux, et Eugéne nomme les personnages à mesure.*)

EUGÈNE.

Voici le commandeur,
Un frère de mon oncle, un guerrier plein d'honneur,
Merveilleux général, trente ans couvert de gloire,
Et fort mal à propos oublié dans l'histoire.

DUMONT.

Il est blessé, je crois.

EUGÈNE.

Par un maudit mousquet,
Qui lui creva l'œil droit aux champs de Malplaquet.
C'est très-beau.

DUMONT (*attendri*).

Voilà bien les traits de mon cher frère.

EUGÈNE.

Attendez, celui-ci, je crois, est la grand'mère.
Je ne sais pas son nom, mais son mérite est tel,
Qu'on le croit du Poussin, ou bien de Raphaël :
Je ne vous dirai pas. Celui-là c'est ma tante.

DUMONT (*à part*).

Voilà les traits chéris de ma pauvre Amarante.

EUGÈNE.

La voici dans les champs.... bergère du hameau,

Et la houlette en main conduisant son troupeau.
Regardez les moutons que la belle fait paître :
Elle est plus douce encor... l'ouvrage est d'un grand maître.
La respectable tante est peinte trait pour trait
De la main de Mignard ; et dans ce beau portrait
Nous pouvons remarquer, outre la ressemblance,
Un grand fond de pudeur, un grand air d'innocence :
Mais quoique morte fille à plus de soixante ans,
Je ne puis la donner pour moins de deux cents francs.
Que me donnerez-vous d'un juge respectable,
Savant criminaliste, et toujours équitable ?

DUMONT.

Quinze francs tout au plus.

EUGÈNE.

Eh ! la barbe les vaut.
Mon cher monsieur Grippard, vous avez le défaut
D'être juif, et surtout très-ignare en peinture,
Et très-irrévérent pour la magistrature !...
Préparez-vous ; voici ce qu'on nomme du beau.
Chacun de nos portraits est un rare morceau.
Regardez de plus près ce grave personnage,
La fleur du parlement, un Caton, un vrai sage,
Un orateur plus fort que tous ceux de nos jours,
Parlant bien, et jamais n'écrivant ses discours,
Inébranlable appui du parti raisonnable,
Solide à la tribuue, et surtout sobre à table ;
Et pour lui rendre enfin un hommage bien dû,
C'est la première fois, monsieur, qu'il s'est vendu.
J'en veux deux mille francs.

DUMONT.

C'est beaucoup, je vous jure ;
C'est payer un peu cher le mérite en peinture.

EUGÈNE.

Qu'importe ! la vertu ne peut trop se payer.

DUMONT.

J'en conviens avec vous, le cas est singulier.

EUGÈNE.

Nos tableaux ne sont point comme on en voit tant d'autres.
(*Valcour rentre sur la scène.*)

DUMONT.

Tenez, je ne suis point un de ces bons apôtres,
Qui sous un air benin feignant la probité,
N'ont payé qu'au rabais ce qu'ils ont acheté :
Moi je vais droit au fait.... le commandeur, sa mère,
Les nièces, les cousins, la galerie entière,
Je prends tout pour mon compte ; et sans plus hésiter,
J'en donne cent écus que je vais vous compter ;
En or, si vous voulez, en retenant le change :
C'est l'usage ; voyez si cela vous arrange.

EUGÈNE.

Notre lettre de change est de quinze cents francs.

DUMONT (*regardant autour de lui*).

Vous n'avez pas aussi quelques petits enfans ?

VALCOUR.

Allons, monsieur Grippard, soyez plus raisonnable.
Cent écus dix tableaux ! un procédé semblable
Est du juif le plus juif.

EUGÈNE.

Quelques écus encor.

MORIZET.

Vrai, vous ne payez pas le bois, la toile et l'or.

DUMONT.

J'ajouterai cent francs pour terminer l'affaire :
C'est un compte tout rond.

EUGÈNE.

Va-t-en, maudit corsaire !

DUMONT.

Je reviendrai tantôt.

EUGÈNE.

Garde-t-en , damné juif !

MORIZET (*à Eugène*).

En affaires, monsieur, vous êtes un peu vif.
Laissez-moi lui parler.

(*A Dumont.*)

Au nom de votre fille,
Vous l'appui, vous l'ami des enfans de famille !
Nous laisserez-vous là sous la main des recors ?
Nous craignons ce matin une prise de corps.

DUMONT (*à part*).

C'est très-bien.

EUGÈNE.

Cœur de bronze !

MORIZET.

Il a mauvaise tête :
Prenez bien garde à vous.

EUGÈNE.

Je ne sais qui m'arrête....
Ah ! j'oubliais encore.... oui.... nous sommes sauvés :
Ce portrait, dont les traits sont si bien conservés,
Vaut le reste à lui seul, et lui plaira sans peine.
Regardez ce portrait.

VALCOUR (*aperçoit le portrait de son oncle, et l'arrache brusquement des mains d'Eugène*).

Que vois-je, cher Eugène?
Crois-tu que je consente à vendre celui-ci?
Mon oncle, de mes ans le tuteur et l'ami,
Lui qui depuis vingt ans de ses bienfaits m'accable!
La misère à ce point ne rend pas méprisable.
(*A Dumont.*)
Bourreau, garde ton or: et dussé-je en prison
Consumer de mes ans la plus belle saison,
Je ne te vendrai pas, image douce et chère,
Qui me rappeleras les traits d'un second père!
Je te garde avec moi.... le plus dur créancier
Me laissera ce bien que tu ne peux payer;
Et mon oncle du moins apprenant ma tendresse,
Tout en blâmant les torts d'une ardente jeunesse,
Et me voyant chérir la nature et l'honneur,
Excusera ma tête en faveur de mon cœur.

DUMONT (*à part*).

Vraiment il m'attendrit: il n'est pas temps encore.

EUGÈNE.

Très-bien.... ce procédé, mon cher Valcour, t'honore:
Mais que peut la vertu sur un cœur de cailloux?
(*A Dumont avec ironie.*)
Eh bien! de ce portrait combien donneriez-vous?
(*A Valcour.*)
C'est seulement pour voir jusqu'où son âme dure
Portera son excès.

DUMONT.

Messieurs, je vous assure,
Foi de Jacob Grippard, que je puis là-dessus
Vous donner....

EUGÈNE.

Sur-le-champ ?

DUMONT.

Oui.

EUGÈNE.

Combien ?

DUMONT.

Mille écus.

MORIZET (*sautant*).

Mille écus ! ah ! grand Dieu ! monsieur !

EUGÈNE (*à Valcour*).

Il nous abuse.

(*A Dumont.*)

Poussons-le à bout.... Donnez....

(*Dumont tire sa bourse.*)

VALCOUR.

Et moi, je les refuse.

Eugène, c'est assez : tu connais mes projets ;
Si tu veux me revoir, ne m'en parle jamais.

DUMONT.

En ce cas, avec vous je n'ai plus rien à faire :
Au revoir.... De bon cœur j'aurais fait cette affaire :
Ce portrait me plaisait, je vous en fais l'aveu,
Et je crois, entre nous, qu'il me ressemble un peu.

MORIZET.

Sans doute il vous ressemble, et c'est, je vous assure,
Excepté les cheveux, toute votre figure.

EUGÈNE (*montrant les tableaux*).

Prenez du moins ceux-ci.

DUMONT.

Sans avoir l'autre, non....

Il n'aurait plus de prix sans la collection :
Celui-ci me faisait acheter tous les autres.
Je vous baise les mains.

MORIZET.

Faut-il baiser les vôtres ?
(*Dumont s'éloigne.*)

EUGÈNE (*à Valcour*).

Il s'en va tout de bon.

VALCOUR.

Je n'ai point de regret.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TOINETTE.

TOINETTE (*accourant*).

Alerte ! cachez-vous , messieurs, voilà le guet ;
Les huissiers , les recors , cette engeance infernale,
Arrivent à l'instant et remplissent la salle.
Ils vous ont demandés : jusqu'à monsieur Ledoux,
Qui pour vous arrêter les amène chez vous.

VALCOUR.

Tout est perdu.

TOINETTE (*sur le carré*).

Tenez , j'entends ouvrir la porte ;
Sortez.

EUGÈNE (*à Toinette*).

Par où, dis-moi, veux-tu donc que l'on sorte ?

MORIZET.

Monsieur, par la fenêtre.

EUGÈNE.

Allons donc , es-tu fou ?

J'aime mieux la prison que me casser le cou.
Sors par là si tu veux.... et toi, damné corsaire !
Tu vois ce qu'a produit ton affreux caractère.

DUMONT.

Est-ce ma faute, à moi ?... je vous offre un moyen.
(Il va pour sortir.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LEDOUX, DUTOUR, RECORS.

LEDOUX *(arrêtant Dumont)*.

On ne sort pas, monsieur, et l'on n'emporte rien.

MORIZET.

S'il pouvait l'arrêter : oh ! la bonne folie !

UN RECORS *(regardant la chambre)*.

Voilà, mon cher confrère, une pauvre saisie.

DUTOUR *(à la cantonade)*.

Que l'on m'attende en bas.... de mon cabriolet
J'aurai besoin encor.
(Il lorgne la chambre.)
Ce sera bientôt fait.

EUGÈNE.

Que vois-je ?.... c'est Dutour !

DUTOUR.

Ma surprise est extrême !
Quoi ! c'est ce cher Eugène ?

EUGÈNE.

Eh ! oui, mon cher, moi-même ;
Et tu viens exploiter chez ton meilleur ami.

DUTOUR (*saluant Valcour*).

Enchanté !... je connais monsieur : chez Tortoni
Nous avons déjeuné quelquefois... L'aventure
Est plaisante à ravir !

VALCOUR.

Pour moi, je vous assure
Que je ne vois pas trop ce qu'elle a de plaisant.

LE RECORS.

Commençons-nous, monsieur ?

DUTOUR.

Sans doute, et promptement.
(*A Eugène.*)
C'est gênant, il est vrai ; mais malgré ta tristesse,
Conviens-en, ma visite est un sujet de pièce.
Qu'on mette là-dedans un oncle un peu méchant,
Ce que nous appelons un bourru bienfaisant,
Et puis quelques couplets : voilà la pièce faite....
A propos, le Gymnase a reçu ma bluette.
Je l'avais destinée au Théâtre Français ;
Mais on attend dix ans sa chute, ou son succès.
J'ai peint deux étourdis, comme nous, cher Eugène.
(*Au clerc.*) (*A Eugène.*)
Avez-vous fait ?... J'éprouve une cruelle peine
En voyant ton ami.

LE CLERC (*écrivant*).

Tablettes et buffet.

DUTOUR (*lorgne les tableaux*).

Que fais-tu de cela ?... comment ! pas un Vernet ?
Je te croyais, mon cher, amateur de peinture.
(*Au clerc en lui désignant le portrait de l'oncle.*)
Ajoutez celui-ci.... quelle caricature !

DUMONT (*à part*).

Insolent praticien !

DUTOUR (*à Dumont*).

Etes-vous opposant ?

DUMONT (*froidement*).

En aucune façon.

LEDOUX.

Permettez un moment.
Au nom de qui, monsieur ?

DUTOUR.

Voyez mon secrétaire :
Si vous avez des droits, il fera votre affaire ;
Je ne me mêle pas de ces misères-là.

LEDOUX.

Moi, monsieur, je m'en mêle ; et nous verrons cela.
D'abord à la saisie en deux mots je m'oppose ;
Il faut que l'on me solde, avant toute autre chose.
De trois termes échus, quand je serai payé,
A votre tour, monsieur, vous serez défrayé.
Je suis de ce logis principal locataire,
Et privilégié : c'est la règle ordinaire.
Je forme entre vos mains mon opposition.

LE CLERC (*à Dutour*).

Le gage nous échappe, en ce cas la prison.
Qu'en pensez-vous ?

EUGÈNE.

Comment !

DUTOUR.

Sans doute, cher Eugène,
Notre code est formel, il faut que je t'emmène :

Pour t'épargner du moins un éclat indiscret,
Nous irons tous les deux dans mon cabriolet;
Ma jument est charmante.

DUMONT.

Un huissier en voiture !

DUTOUR.

Une fois en prison, mon cher, je te procure
Le plus joli sujet.

VALCOUR.

Permettez-moi, monsieur,
Un seul mot cependant. Vous êtes dans l'erreur :
Mon ami ne doit rien, et ne saurait vous suivre;
J'ai signé le billet, c'est moi qu'on doit poursuivre.

EUGÈNE (*vivement*).

Oui, tu signas l'effet; mais j'en touchai le prix.
Mon crédit était nul; aucun de mes amis
N'eût voulu me prêter seulement une obole :
Tu répondis pour moi; j'acquitte ta parole.
Je suis à vous, messieurs; je vous suis en prison.
Ma liberté, voilà ma seule caution;
Prenez-la, j'y consens : elle vaut votre somme.

LE CLERC.

Je suis prêt à pleurer : Dieu! l'excellent jeune homme!

DUTOUR.

Nous ne pouvons, mon cher, choisir nos débiteurs....
(*Au clerc.*)
Monsieur, est-il au moins un de nos endosseurs?

LE CLERC.

Non, monsieur.

DUTOUR.

C'est fâcheux.

MORIZET (*à Dumont*).

Mais au nom de Moïse,
Que votre cœur pour nous une fois s'humanise !

VALCOUR (*à part, et cachant le portrait dans son sein*).

Cachons notre portrait.

LE CLERC.

Que cachez-vous donc là ?
Détournement furtif.... remettez-moi cela.

VALCOUR.

On ne pourra l'avoir qu'en m'arrachant la vie.

DUMONT (*à part*).

Ce dernier trait suffit à mon âme attendrie.
(*A l'huissier.*)
Avez-vous votre effet ?

DUTOUR.

Monsieur, j'en suis porteur.

DUMONT (*ouvre son portefeuille, et tire un billet*).

En est-ce assez ?

DUTOUR (*au clerc*).

Voyez quel est le souscripteur.

LE CLERC.

Quinze cents francs ; c'est bon, l'effet est sur Ducange.

DUTOUR.

Excellent !.... Il entend l'écarté comme un ange.

EUGÈNE.

Comment ! monsieur Grippard ?

DUTOUR (*à Eugène*).

Cet homme, trait pour trait,
Ferait on ne peut mieux l'oncle de mon sujet....

Au revoir, cher ami. Vrai, je te le répète,
Quinze jours en prison, et la pièce était faite.

DUMONT.

Vous êtes satisfait ; de grâce, laissez-nous.

LE CLERC (*saluant*).

Monsieur....

MORIZET.

Allez au diable.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ DUTOUR ET SON CLERC.

DUMONT.

À vous, monsieur Ledoux,
On vous doit ?

LEDOUX.

Oui, monsieur.

DUMONT.

Préparez la quittance.

LEDOUX.

Je dois l'avoir sur moi.

DUMONT.

Voilà de la prudence.

LEDOUX.

Il faut savoir saisir à propos le moment.

VALCOUR (*à lui-même*).

Je ne puis revenir de mon étonnement.

LEDOUX (*à Dumont*).

Tout ce qu'on dit de vous est de la médisance.

DUMONT (*à Valcour et à Eugène*).

Ça réglons à présent. Vous n'avez plus, je pense,
De raisons à donner : d'après ce que j'ai fait,
Je crois avoir assez payé votre portrait.
Je vous sauve l'honneur.... je ferai plus encore :
Valcour, votre bon cœur à mes yeux vous honore.
(*A Eugène.*)
Votre tête, monsieur, a causé tout le mal ;
Gardez votre portrait, et pour l'original
Changeons-nous à présent.

VALCOUR.

Mon oncle !

DUMONT.

Oui, lui-même.

MORIZET.

Comme il est attrapé !

EUGÈNE.

Ma surprise est extrême.

LEDOUX (*sortant*).

Voilà ce qui s'appelle un oncle.

DUMONT.

Enfans ingrats !
Valcour.... eh quoi ! ton cœur ne te le disait pas ?....
C'est moi que tu nommais du nom si doux de père :
Tu m'avais oublié....

VALCOUR.

J'ai craint votre colère.

DUMONT (*à Eugène*).

Et vous qui sans façon faites mourir les gens,
Qui rédigez si bien des legs, des testamens,
Vous, monsieur l'avocat...

EUGÈNE.

Il faut à la folie
Pardonner une erreur.

DUMONT.

De bon cœur je l'oublie.
La tête ne vaut rien ; mais le cœur est très-bon :
Retenez bien tous deux cette utile leçon.
Quittez Paris ; venez avec nous : à votre âge
Paris à chaque pas offre plus d'un naufrage.
Auprès de vos parens venez prendre un état :
Faites-vous médecin, procureur, avocat,
Tout ce que vous voudrez ; mais fuyez cette ville ;
N'augmentez pas d'oisifs une foule inutile.
Parbleu ! je veux aussi m'attacher ce garçon.

TOINETTE.

Il n'a pas achevé son éducation.

DUMONT.

Toinette, je t'entends, tu lui sers de maîtresse.

TOINETTE.

A ses progrès, monsieur, vraiment je m'intéresse.

DUMONT.

Tu l'aimes ; qu'il t'épouse.

MORIZET.

A la condition
Que je laisserai là mon éducation.
C'est en vain que Thémis aujourd'hui me réclame,
Et procès pour procès, j'aime mieux une femme.

DUMONT.

Mes amis, à votre âge on excuse une erreur,
Et l'on pardonne tout à qui prouve un bon cœur.

FIN.

AVIS AUX LECTEURS.

Le Catalogue de mon cabinet de Lecture se compose de plus de vingt mille volumes : il se distingue dans tous les genres; on y trouve tous les grands ouvrages, tels que :

Buffon, Voltaire, Rousseau, etc. etc.

Littérature ancienne et moderne, Poésies.

Histoire, Voyages, Mémoires; et douze à quinze mille volumes de Romans, tant anciens que nouveaux, parmi lesquels on trouve tous ceux de Lesage, l'Abbé Prévost, Pigaut-Lebrun, Ducray-Duminil, Auguste Lafontaine, Fiévée, de Jouy, Montjoie, Lewis, de Tressan, Sevrin, Regnault-Warin, Fielding, Legay, Lavallée, Darnaud, Lamartellière, le comte Lacépède, Boissy, Surr, Sarrazin, Desforges, Picquenard, Brès, Durdent, le marquis d'Argens, Florian, Berquin, de Favrolles, Gorjy, Ducos, etc. etc.

Mmes de Staël, Riccoboni, Cottin, de la Fayette, de Tencin, de Flahaut, de Montolieu, de Genlis, de Marese, de Renneville, Dufrénoy, Hadot, Guenard, Bournon-Malarme, Chemin, Choiseul Meuse, Gottis, Maurer, Tercis, Amande Roland, Saint-Venant, de Bon, Anne Radcliff, Egeworth, Opie, Owenson, Regina Maria Roche, Elisabeth Elme, Bennet, Porter, Burney, Sophie Lée, etc. etc.

On y trouve également tous les Romans de Sir Walter Scott, lord Byron, Victor Ducange, de Rougemont, etc.

Je suis au courant des nouveaux, que l'on trouve au fur et à mesure de leur mise en vente, ainsi que les Pièces nouvelles de tous les Théâtres.